

# AUX PERIPHERIES...

NATHALIE CARADEC  
ENSSAT Lannion – Rennes 1  
nathalie.caradec@enssat.fr

## Résumé

Depuis quelques années, de vifs débats traversent le champ de la critique française, comme si la littérature française se sentait menacée par des concepts plus ou moins nouveaux, qui occupent le devant de la scène. Ainsi, les termes de littérature francophone, littérature postcoloniale, littérature-monde, sont fortement relayés par les medias et interpellent le milieu universitaire. Le concept de francophonie est déjà utilisé depuis plus d'un siècle, mais sa signification a beaucoup évolué depuis son origine et bien des voix en contestent les contours. La littérature-monde, lancée par un collectif d'écrivains s'inscrit dans cette démarche. Les études postcoloniales, encore assez timides en France, offrent un nouveau regard critique particulièrement dynamisant. Nous souhaitons, d'une part, reprendre ces concepts, en préciser les contours et les évolutions, voire les points de convergence et de divergence. D'autre part, il nous semble que ces approches et les enjeux auxquels elles renvoient peuvent proposer aux littératures régionales des pistes de réflexion fécondes pour mieux se définir.

## Abstract

The francophone term has already been used for more than a century, but its meaning has changed significantly since its first use and many people contest some of its aspects. The idea "francophone literature" put forward by a group of writers is part of this contestation.

Postcolonial studies, still in their infancy in France, offer a new, particularly constructive point of view. We would like, on the one hand, to redefine these concepts, stating the precise limits and evolutions, to highlight the points of agreement and disagreement. On the other hand, it would appear that these all-important questions and consequences can provide new ideas about how to better study regional literature.

**Mots-clés:** francophonie, littérature-monde, littérature postcoloniale, littérature régionale.

**Keywords:** francophone literature, world-literature, postcolonial literature, regional literature

Depuis quelques années, de vifs débats traversent le champ de la critique française, comme si la littérature française se sentait menacée par des concepts plus ou moins nouveaux lancés sur le devant de la scène. Ainsi, les termes de littérature francophone, littérature postcoloniale, littérature-monde, sont fortement relayés par les médias et interpellent le milieu universitaire de façon récurrente.

Le concept de francophonie est déjà utilisé depuis plus d'un siècle, mais sa signification a beaucoup évolué depuis son origine et bien des voix en contestent les contours. La francophonie, pour certains, reste entachée de son lien étroit avec la décolonisation et le temps semble venu de dépasser cette vision initiale, peut-être trop inféodée à une composante politique. La littérature-monde, lancée par un collectif d'écrivains, s'inscrit dans cette démarche. Les études postcoloniales, encore assez timides en France, offrent un nouveau regard critique, particulièrement dynamisant. Nous prendrons donc comme point de départ le manifeste de Michel Le Bris pour revenir sur la voie initiée par la critique postcoloniale, avant d'ouvrir des perspectives d'approche d'une littérature régionale trop souvent méconnue.

## 1. Un paysage aux contours mouvants

Dans cet ensemble de questionnements et de réponses multiples, partons du récent manifeste écrit par Michel Le Bris et quelques écrivains. Ce premier ancrage permet de chercher les raisons d'un changement de considération perçu comme une nécessité en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Ces dernières années, plusieurs prix ont récompensé des écrivains qui – jusque là – étaient le plus souvent ignorés ou peu considérés. S'ils attirent le regard des lecteurs (et des médias) sur des œuvres, des démarches, des liens complexes avec la langue française, des chemins personnels parfois riches en détours, il n'en demeure pas moins que ces prix ne constituent pas une reconnaissance de l'université française et de ses rouages. Comme le souligne Jean-Marc Moura, le concours de l'agrégation de Lettres modernes, par exemple, n'offre qu'une portion congrue aux auteurs francophones (Moura, 2007:161). Néanmoins, peut-être faut-il interpréter ces récompenses de façon optimiste et y voir "les indices d'une évolution des sensibilités, sinon d'un basculement d'époque." (Le Bris, 2007: 24).

Le terme de littérature-monde est lancé par Michel Le Bris, dès 1992, dans son essai *Pour une littérature voyageuse*: il évoque le besoin, pour la littérature, de s'ouvrir au monde, d'écouter le monde, de dire le monde. En 2007 il est au cœur d'un manifeste cosigné par quarante-quatre écrivains qui veulent offrir un nouveau point de vue sur la littérature française et la littérature francophone, point de vue qu'ils prolongent quelques mois plus tard dans l'ouvrage du même nom, *Pour une littérature-monde*, dans lequel vingt-cinq plumes

tissent une vision revivifiée de la littérature. L'approche des auteurs du *Manifeste* remet en question le modèle de la francophonie, ou plus exactement, d'une francophonie trop liée à ses origines politiques et à la colonisation-décolonisation:

Elle aurait pu venir plus tôt. [...] Comment s'en étonner si l'on s'obstine à postuler un lien charnel exclusif entre la nation et la langue qui en exprimerait le génie singulier puisqu'en toute rigueur l'idée de "francophonie" se donne alors comme le dernier avatar du colonialisme? [...] Ce qu'entérinent ces prix d'automne est le constat inverse: que le pacte colonial se trouve brisé, que la langue délivrée devient l'affaire de tous, et que, si l'on s'y tient fermement, c'en sera fini des temps du mépris et de la suffisance. Fin de la "francophonie", et naissance d'une littérature-monde en français: tel est l'enjeu, pour peu que les écrivains s'en emparent. (*Le Monde*, 2007)

Cette nouvelle proposition a immédiatement rencontré un écho dans les médias et, relativement rapidement, l'université s'est à son tour interrogée, par plusieurs colloques en France ou à l'étranger, sur l'intérêt et la pertinence de cette appellation. En effet, ce manifeste vient mettre à mal des champs bien établis, proposer des perspectives et tenter de mettre en relation la langue et la littérature françaises dans une diversité qu'elles ignorent parfois. Sans résumer ici l'intégralité du manifeste, plusieurs points importants méritent d'être repris dans le cadre de notre réflexion. Les auteurs justifient ce nom: "Littérature-monde parce que, à l'évidence multiples, diverses, sont aujourd'hui les littératures de langue française de par le monde, formant un vaste ensemble dont les ramifications enlacent plusieurs continents." (Le Bris, *Le Monde*, 2007). Ces auteurs souhaitent en finir avec les connotations négatives souvent liées à la notion de francophonie. Plutôt que de considérer la littérature francophone comme une périphérie de la littérature française, il s'agit au contraire de changer de point de vue: "L'idée était d'imaginer celle-ci comme un élément de la littérature francophone et non, comme c'est le cas, de toujours définir les lettres francophones comme une dépendance de la littérature française." (Mabanckou, site web).

S'affranchir du besoin de reconnaissance de la capitale et de la métropole françaises afin de s'affirmer au monde comme une composante de la diversité: un éloge du divers décliné dans la langue française. Une fois le kaléidoscope littéraire (re)considéré, chaque auteur écrivant en français peut trouver sa place et s'interroger sur son rôle:

Qu'apportons-nous au monde, ou que devrions-nous apporter au monde, nous autres écrivains qui avons en partage la langue française? La réponse à cette question traduira notre posture à venir. Y répondre c'est entamer l'édification d'une forteresse. S'y dérober c'est continuer à entendre la chronique annoncée de notre défaite devant le grondement du monde... (Mabanckou, 2007: 61-62)

Très rapidement, on touche du doigt la relation entre la nation et sa langue, entre le français et les littératures française et francophone. C'est pourquoi la démarche des auteurs du *Manifeste* peut bousculer les habitudes et les définitions des champs de la littérature française, et de la littérature francophone. Se libérer des carcans d'un présent qui ne se dégage pas suffisamment de son passé, renouer avec une création sereine dans une langue que l'écrivain s'approprie comme sienne, sans avoir à se justifier. C'est dans cette démarche que se situent les auteurs du *Manifeste*:

Fin aussi d'une conception impérialiste de la langue. Ou bien en effet l'on postule un lien "charnel" entre la nation et la langue qui en exprimerait le génie singulier et dans ce cas, en toute rigueur, la francophonie s'avoue comme le dernier avatar du colonialisme, ou bien l'on délie le pacte langue-nation, de sorte que la langue, libérée, devienne l'affaire de tous, en tous lieux. (Le Bris, 2007: 45-46)

S'il émet des réserves sur la réelle portée de la démarche de Le Bris, Jean Marc Moura dans *La Situation postcoloniale*, reconnaît que ce manifeste:

Prend acte de la particularité du système littéraire français, assignant à la francophonie un statut subalterne. Il porte un diagnostic juste sur l'organisation des lettres de langue française, et insiste sur l'intérêt des littératures francophones et la nécessité de cesser de les reléguer à la périphérie de nos lettres. Il rejoint ainsi la perspective de la critique postcoloniale. (Moura, 2007: 108).

Le manifeste n'est évidemment pas né seulement de ce constat, il se situe dans le prolongement, entre autres, de la réflexion d'Edouard Glissant. S'il s'est d'abord imprégné de la négritude, il a dépassé cette thèse et développé au fil de son œuvre très dense – roman, poésie, théâtre, essai – l'éloge du divers. S'inscrivant dans une identité-relation qui, loin de chercher la domination de l'identité racine, cherche à se mettre en écho des autres voix du monde, afin de composer le tout-monde. La langue et la littérature, la langue dans la littérature, sont donc au cœur de cette vision de la création littéraire et, au-delà, de l'humain dans un monde sans frontières. L'œuvre de Glissant aide à repenser les relations, y compris au sein de la littérature française et francophone. Les définitions fermées tombent devant une pensée de l'archipel qui déplace les murs et qui fait voler en éclat – de fait – l'idée d'un centre (Paris? la métropole?) et d'une périphérie (la francophonie?). L'œuvre de Glissant, tout à la fois fragmentée et totalisante, continuité poétique et politique, par le prisme du paysage notamment, travaille à cette ouverture large sur le "tout-monde", ce "qui nous est donné et que nous n'avons pas encore exploré". (Glissant, 2007: 83)

Si les mots de Glissant tentent de dire cette ouverture, cette échappée vers les terres et les hommes, comment sa parole est-elle réellement entendue aujourd'hui? Il nous semble que les auteurs du *Manifeste* se situent dans la continuité de son approche, dans ce besoin vital de se jouer des horizons et de dire le monde, en français, dans la mise en relation du monde et des échos du monde.

Afin de poursuivre notre réflexion sur cette notion de périphéries qui se déclinerait par rapport à un centre français (ou parisien), essayons de mieux cerner les enjeux et les difficultés auxquelles se heurte la critique postcoloniale.

## 2. La critique postcoloniale en France aujourd'hui

Si elle est partie prenante de la démarche critique depuis une trentaine d'années dans les pays anglo-saxons, la critique postcoloniale a bien du mal en France, encore aujourd'hui, à faire entendre sa voix. Marie-France Smouts, dans son ouvrage *La Situation postcoloniale, Les postcolonial studies dans le débat français*, définit son théorème postcolonial à la française, fondé sur trois propositions:

Le fait colonial fait partie intégrante de l'histoire de notre présent; la domination coloniale a bouleversé les sociétés d'outre-mer, elle a aussi profondément marqué les anciennes métropoles; pour maintenir son unité nationale, la France doit assumer son passé colonial et reconnaître les traces qui en subsistent (Smouts, 2007: 26).

Et elle explique pourquoi la France a tant de mal à ouvrir la recherche à ce champ d'étude:

Adopter une démarche postcoloniale reste encore une provocation. Les raisons sont nombreuses, mais la principale est que le théorème postcolonial touche au point le plus sensible de la conscience française – l'idéal républicain héritier des Lumières – et qu'il a fait irruption dans le débat public sous une forme militante dont les finalités n'étaient pas claires (Smouts, 2007: 26).

L'universitaire Andréas Pfersmann évoque la position de la critique française par rapport aux études postcoloniales et fait le lien entre les positions de la littérature francophone et la littérature régionale:

Mais la frilosité est bien plus générale. Même les auteurs francophones comme Edouard Glissant qui ont théorisé les rapports entre leur démarche littéraire et le caractère périphérique du *Discours antillais* sont davantage étudiés dans les

universités étrangères qu'en France. La même remarque vaut pour les littératures produites, en France, dans les langues minoritaires ou minorées comme l'occitan ou le catalan, nettement plus présentes dans les départements de langues romanes des autres pays que dans les universités hexagonales. (Pfersmann, *Loxias* 24: 2009).

Jean-Marc Moura analyse les raisons de la difficulté d'aborder sereinement cette notion dans le débat français actuel. Il voit à cela deux problèmes: "l'un est lié à la perception française des études postcoloniales; le second à l'institutionnalisation des études francophones, principalement (mais non exclusivement) concernées par celles-ci." (Moura, 2007:100). Les études postcoloniales demandent de regarder le passé colonial le plus objectivement possible, ce qui semble aujourd'hui encore un exercice difficile, notamment en raison de la guerre d'Algérie. Pierre Nora considère ainsi que "le poids de la guerre d'Algérie [fait] porter sur l'expérience coloniale toute entière, en même temps que le refoulement, la volonté d'oubli, le deuil dont elle [est] l'objet." (Nora, 2005: 121). La guerre d'Algérie marque très fortement le regard de la France sur son passé colonial et est le déclencheur de bien des prises de conscience. Par exemple, dans le champ littéraire breton que nous connaissons bien, il est frappant de constater que la guerre a pour effet, chez certains auteurs, de rompre le lien à l'image de la France qu'ils avaient jusque là. La guerre d'Algérie provoque un questionnement identitaire intense et pousse des auteurs et des militants à s'engager politiquement: l'Union démocratique bretonne, par exemple, naît de cette rupture. Sur un autre plan, quel sort est réservé aux auteurs francophones à l'université française? L'écrivain Abdourahman A. Waeri n'est pas tendre:

A l'université, le sort des écritures dites "francophones" n'est pas à envier davantage. [...] On réduit la prose ou le poème "francophone" au document et, lorsqu'on lui accorde une capacité subversive du bout des lèvres, c'est presque toujours sur le terrain sociopolitique, et presque jamais sur le terrain formel. (Abdourahman A. Waeri, 2007: 69).

Pourtant, la critique postcoloniale offre la possibilité d'ouvrir le texte littéraire à des approches négligées par la domination des études structuralistes, dans les années soixante-dix et quatre-vingts. Dans la perspective postcoloniale, tout peut enrichir les éclairages du texte: le contexte historique, mais aussi les conditions de production de ce texte (rapport à la langue française, relation avec les lieux d'éditions et de diffusion) sans détourner aucunement de la littérarité du texte. Dès l'introduction de son ouvrage, Jean-Marc Moura reprend précisément les enjeux et les difficultés de ce débat:

La difficulté est d'intégrer le fait colonial, massif et irréfutable, à nos études littéraires, c'est-à-dire de mettre en évidence un ensemble de questions interdépendantes, tout à la fois idéologiques, institutionnelles et formelles, qui orientent l'activité littéraire à une époque et dans une région données, tout en évitant un fonctionnement binaire opposant colonial/postcolonial pour privilégier une approche transnationale. (Moura, 2007: 3).

De leur côté, les universitaires anglophones, coutumiers des *cultural studies* et *postcolonial studies* peinent à comprendre les résistances et les freins du côté français. Il nous semble justement particulièrement enrichissant de penser l'approche postcoloniale selon les termes de Laetitia Zecchini:

La question postcoloniale offre à penser l'histoire; l'histoire hors de nos frontières et l'histoire coloniale qui n'appartiennent ni à un "hors-temps" ni à un "hors-lieu" mais nous constituent et façonnent notre présent; l'histoire de la sédimentation des identités dans le temps, de leur altération réciproque. C'est une pensée de la différence *dans* la relation. (Zecchini, 2007: 245).

Cette perspective met en jeu et en écho des éléments complexes de la littérature et du contexte large de la production des textes. En ce sens, on note à quel point les convergences sont fortes entre les démarches des auteurs du *Manifeste*, celle d'Edouard Glissant et celle des études postcoloniales. Cette approche relativement nouvelle ne peut-elle pas également offrir à la littérature régionale française des outils pour être mieux analysée et reconnue dans ses spécificités?

### 3. La littérature régionale: à la recherche de nouvelles perspectives

La littérature régionale est mal considérée en France: elle est souvent identifiée à l'expression d'un terroir qui sert de cadre paysager aux romans. Elle est souvent peu étudiée, négligée par les critiques et les travaux universitaires car disqualifiée. Si la France reconnaît la plupart du temps la richesse des cultures à l'extérieur de ses frontières, elle a nettement plus de difficultés à voir – et accepter – ce qui participe pleinement à sa richesse: sa diversité intérieure. Tzvetan Todorov, dans *La Peur des barbares* rappelle ce qui semble pourtant une évidence:

Nous possédons non pas une mais plusieurs identités culturelles, qui peuvent ou s'emboîter ou se présenter comme des ensembles en intersection. Par exemple, un Français provient toujours d'une région, mettons qu'il est Berrichon, mais d'un autre

côté il partage plusieurs de ses traits avec tous les Européens: il participe donc à la fois de l'identité berrichonne, française, européenne (Todorov, 2008: 85.).

Il y a donc une continuité entre différentes composantes identitaires, ce qui laisse supposer que cette pluralité peut se retrouver dans le champ littéraire, même par le prisme d'une seule langue d'écriture: le français.

De récentes études soulignent l'intérêt d'une production régionale et des problématiques singulières qu'elle développe: celles de l'entre-deux qui rappellent fort la posture des écrivains francophones, d'ici et d'ailleurs, d'une langue entre deux langues, d'un imaginaire singulier qui se décline en français. Nous faisons référence aux travaux de Marc Gontard sur la littérature bretonne de langue française, mais également à ceux de Philippe Gardy sur les romanciers français à l'épreuve de l'autre langue, l'occitan. Ces langues régionales, souvent considérées comme des patois, travaillent en effet la plume de l'écrivain, pétrissent son imaginaire, deviennent un vecteur d'images, que la langue régionale soit ou non parfaitement maîtrisée. Ainsi, Philippe Gardy souligne: "Ce passage par l'occitan s'effectue paradoxalement, selon les écrivains, à l'aune de sa méconnaissance. Nul besoin en effet de connaître cette langue pour qu'elle occupe le (ou un des) point aveugle de l'œuvre." (Gardy, 2009:169). Même chose du côté de la Bretagne, puisqu'une génération d'écrivains se trouve confrontée à une langue qui se dérobe: encore employée largement pendant leur enfance, ils ne la maîtrisent pas, ou pas assez pour en faire une langue d'écriture, mais cette langue agit, malgré tout, sur leur imaginaire, leur sens du rythme, leur syntaxe par exemple. Marc Gontard l'affirme:

C'est ce breton, devenu "langue muette" qu'il s'agit de réinscrire dans le français et [...] écrire la Bretagne dans la langue française, c'est aujourd'hui faire du français une "bilangue", un "interlecte", c'est-à-dire une interlangue dans laquelle résonne, sous des modalités diverses, la langue muette. La langue bretonne agit donc sur le français de façon consciente ou inconsciente, le façonne, en fait un matériau singulier. (Gontard, 2008: 154).

On est ainsi en présence de langues régionales qui s'insèrent éventuellement dans le français, déclinant des effets de métissage comme on en trouve dans la littérature francophone...La position du poète et romancier Xavier Grall est sans ambiguïté: le breton ne peut plus devenir, pour lui, langue d'écriture. Mais cette langue l'habite, dans ses sonorités, ses rythmes, ses intonations et devient médiatrice des images de l'enfance et d'une époque révolue. Dans *Mémoires de ronces et de galets*, il s'exprime dans des termes qui révèlent une forte souffrance, soulignant combien cette question est cruciale et profonde:



Nous sommes condamnés au dédoublement. Tous. D'abord, nous avons cette malchance d'écrire dans la langue française. Nous avons cette tare de ne point connaître la langue de notre personnalité. [...] A Paris, ce dédoublement peut aller jusqu'à la tragédie. Il peut mener quelques-uns d'entre nous à la folie. [...] A Tréhubert, cette atroce division mentale disparaît. Je suis dans ma peau. Mon identité d'emprunt se dissout. Je suis tel que je suis. Un écrivain breton, ni plus ni moins. (Grall, 2002: 31).

Autre poète dont les premiers recueils sont très marqués par l'engagement militant: Paul Keineg, également dramaturge et traducteur. Il rapporte dans quel contexte ces deux langues, le français et "l'autre français" ont cohabité en lui depuis l'enfance:

L'autre français, j'ai grandi avec. C'était une langue et ça n'était pas une langue. Ma surprise, le jour de la rentrée, quand je constate qu'autour de moi beaucoup ne parlent que l'autre français. Peut-être que je commence à comprendre la façon dont on devient objet de dérision, et quand la honte vous colle à la peau, c'est pour la vie. (Keineg, 2008: 7).

Comment ne pas rapprocher ces mots de ceux de Patrick Chamoiseau? Il cherche aussi à approcher cette spécificité: dire ce qu'on est, dans une langue française et un espace qui accepteraient les voix multiples et leurs échos infiniment recomposés:

Qu'ont, littératures, prévu pour toi? [...] Je soupçonnais que toute domination (la silencieuse plus encore) germe et se développe à l'intérieur même de ce que l'on est. Qu'insidieuse elle neutralise les expressions les plus intimes des peuples dominés. Que toute résistance devait se situer résolument là, en face d'elle, et désertier les illusions des vieux modes de bataille. Il me fallait alors interroger mon écriture, longer ses dynamiques, suspecter les conditions de son jaillissement et déceler l'influence qu'exerce sur elle la domination-qui-ne-se-voit-plus. (Chamoiseau, 2006: 21-22)

Comment ne pas rapprocher certains aspects de la littérature francophone à la littérature régionale? Quelle reconnaissance le "centre" parisien accorde-t-il à cette littérature? Les propos d'Alain Mabanckou soulignent cet écho entre les positions des uns et des autres:

Cette prééminence de la Ville Lumière n'est pas nouvelle. On la constate aussi à l'intérieur même de la France. En effet, l'écrivain "provincial" français n'est pas mieux loti que le "francophone": il est aussi vu par la place parisienne comme un "local",

comme un auteur de "terroir", avec ce que cela comporte de ricanements sous cape. (Mabanckou, 2007: 57).

Pourquoi ne pas admettre que, sous certains aspects, la littérature régionale rejoint la littérature francophone: le lien à la langue française, le sentiment de l'entre-deux, la question identitaire, le lien à un centre qui, tout en étant peut-être de moins en moins fort, demeure un point invisible d'où partent les fils ténus d'une reconnaissance qui facilite bien des choses dans la vie d'un écrivain. C'est ainsi que dans son dernier ouvrage, synthèse de ses recherches sur le corpus breton, Marc Gontard, spécialiste de littérature francophone, propose une (re)lecture dynamique de cette littérature régionale:

Est-ce à dire que la littérature bretonne de langue française, à l'instar d'autres littératures francophones, est une littérature postcoloniale? Certes. Le mot peut choquer lorsqu'il s'applique au territoire métropolitain, mais les processus d'acculturation et d'assimilation linguistique mis en œuvre par l'Etat républicain en Bretagne ne laissent guère de doute à ce sujet, même si, avec le recul on peut comprendre certaines de ses motivations. (Gontard, 2008:10).

La littérature régionale pourrait bénéficier de la réflexion ou des réflexions menées par la critique postcoloniale en France depuis quelques années. Bien que n'étant pas dans une situation similaire, cette production ou une partie de cette production s'articule autour de problématiques très proches. Ne pas tomber dans les clichés, dans le folklore, dans les généralisations abusives, mais réussir à s'appuyer sur des outils et des démarches de la critique postcoloniale: voilà qui pourrait offrir à la littérature régionale, qui questionne son identité, des voies pour affirmer sa spécificité.

## **Pour conclure**

Il existe des points de convergence évidents entre cette littérature de la diversité aujourd'hui mise en avant – dans une certaine mesure – et une littérature marquée par une identité régionale. Parmi ces points, une identité de l'entre-deux: entre deux langues souvent, entre deux pays ou entre deux identités. Le questionnement sur cette identité peut émaner de l'œuvre littéraire ou être renvoyé par la critique, les médias ou d'autres relais de la littérature.

Faut-il être optimiste et considérer que la dynamique d'écriture des écrivains francophones, ainsi que l'amorce, en France, des études postcoloniales vont contraindre Paris et la métropole à dénouer leur force centrifuge? Ou faut-il voir encore les îlots de

résistances d'un système d'édition qui demeure parisien et d'une université française qui peine à accueillir sereinement les œuvres émanant de la diversité chère à Glissant et à étudier leur portée littéraire, bien au-delà de leurs seules portées politique, sociale, historique? Prenant appui sur les réflexions menées sur la littérature francophone et les approches postcoloniales, la démarche critique sur les littératures régionales gagne, à n'en pas douter, à tenter des perspectives comparatives qui viennent enrichir sa perception et élargir sa reconnaissance. Car ne faut-il pas voir dans la langue française cette capacité à écrire le monde et l'écho du monde? Le bruissement de la langue française dans un devenir à composer, dans une perspective proche de celle de Patrick Chamoiseau:

Pour échapper aux pesanteurs de son pays et de ses histoires, pour aller riche d'elles, se garder vigilants soi-même, s'extraire des défaites et victoires, sortir des sujétions, prendre pied de son mieux dans un bel acte de vivre, l'Ecrire n'est pas l'unique façon, mais c'est là qu'il habite. Il est en nous, il est au monde. (Chamoiseau, 2006: 347).

## Bibliographie

- CHAMOISEAU, Patrick, (2006). *Ecrire en pays dominé*, Folio.
- GARDY, Philippe, (2009) *L'Ombre de l'occitan*, PUR.
- GONTARD, Marc, (2008). *La Langue muette*, PUR.
- GRALL, Xavier, (2002). *Mémoire de ronces et de galets*. An Here.
- KEINEG PAOL, (2008). "Ma vie en Amérique", *Les Trucs sont démolis*, Obsidiane et le Temps qu'il fait.
- LE BRIS, Michel, (2007). *Pour une littérature-monde*, Gallimard.
- MABANCKOU, Alain, (2007). "Le Chant de l'oiseau migrateur" dans *Pour une littérature-monde*, Gallimard, p. 55-66.
- MABANCKOU, Alain, site web personnel: [alainmabanchou.net](http://alainmabanchou.net).
- MOURA, Jean Marc, (2007). *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, PUF.
- NORA, Pierre, "La pensée réchauffée", dans *La Pensée tiède*, 2005, cité dans Smouts, *La Situation postcoloniale*, Sciences Po Les Presses, 2007.
- PFERSMANN, Andréas, "Présentation", Loxias 24, mis en ligne le 15 mars 2009, <http://revel.unice.fr/loxais/index.html?id=2757>
- SMOUTS, Marie Claude, (2007). *La Situation postcoloniale*, Sciences Po Les Presses.
- TODOROV, Tristan, (2007). *La Littérature en péril*, Flammarion.
- TODOROV, Tristan, (2008). *La Peur des barbares*, Robert Laffont.
- WAERI, Abdourahman A., (2007). "Ecrivains en position d'entraver" dans *Pour une littérature-monde*, Gallimard.
- ZECCHINI, Laetitia, "A partir du livre de Jean Loup Amselle, *L'Occident décroché, Enquête sur les postcolonialismes ou l'histoire d'un malentendu*", dans *La modernité littéraire indienne*, PUR, 2009.